

## LA LETTRE

*« Qu'ils soient de grâce ou de douleur, certains visages ont un pouvoir hypnotique qui nous mènent au-delà de tout retranchement, de toute raison. Face à ce miroir piqueté qui ornait un pan entier de ma bibliothèque, j'eus soudain le sentiment que le mien avait perdu bien davantage qu'une part de son âme... ».*

Hier soir, elle a découvert cette phrase dans un livre prêté par la dame du bibliobus.

Cette dernière vient tous les quinze jours et s'installe sur la place du village. Albane n'a jamais aimé trop lire mais, pour une fois, elle s'est laissée tenter.

Elle ne comprend pas tous les mots, elle les a relus souvent et elle retrouve en eux comme un écho à sa propre détresse. Elle a l'impression étrange qu'ils ont été écrits pour elle, même si leur sens lui échappe un peu.

Ils l'aident à mieux supporter ce vide qui s'est installé depuis que Louis n'est plus là.

Ils l'apaisent et la réconfortent dans cette autre vie qu'elle doit apprendre à construire.

Depuis maintenant un mois, elle répète les mêmes gestes, suit le même rituel sans s'en départir d'aucune façon.

Des nouvelles habitudes se sont imposées et rythment désormais le fil de ses journées.

Chaque matin la trouve endormie plus tard que de coutume. Sa main ne se tend plus dans le lit pour trouver la tiédeur laissée par son mari sur les draps.

Accepter cette absence.

Apprivoiser ce silence.

Vivre.

Malgré tout.

Aujourd'hui est un jour pareil à tous les autres.

Elle se lève difficilement, ouvre ses volets, puis reste plusieurs minutes debout devant sa fenêtre à fixer son jardin à l'abandon.

Une lumière douce caresse les branches bourgeonnantes d'un pommier. Des outils rouillés traînent d'ici de là, témoignages de travaux inachevés. Des parfums suaves et légers virevoltent dans l'air.

Les oiseaux chantent timidement le renouveau de la nature pour célébrer l'harmonie des couleurs retrouvées. Le soleil caresse de ses rayons tièdes les primevères et les jonquilles fraîchement

écloses. Des branches mortes gisent enlacées par le mouron blanc.

Le vert ondoyant des hautes herbes sauvages se mêle aux senteurs âpres de l'humus. Du lierre s'agrippe avec vigueur aux murs en vieille pierre. Les ronces défient le chiendent. Un vieux banc, en bois et fonte, règne au milieu des hautes orties.

L'anarchie gagne peu à peu du terrain sur cet endroit que la main de l'homme a délaissé.

« Un jour, il faudra bien nettoyer tout ça ! » dit-elle à voix haute, comme pour s'en persuader.

Neuf heures sonnent à la vieille pendule et la surprennent au milieu de ses réflexions.

Elle descend lentement le vieil escalier aux marches grinçantes et arrive dans la cuisine. Une odeur de cendres la saisit.

Il faudra bien qu'un jour, elle se décide à nettoyer la cheminée.

Sur la table massive en chêne vermoulu, le bol de son époux est toujours là. Elle ne résigne pas à l'enlever.

Pas aujourd'hui.

Demain peut-être.

Après avoir pris un petit déjeuner rapide composé d'un simple café, elle sort enfin de sa somnolence. Le sang recommence à affluer dans ses veines, son teint s'éclaire, un sourire discret se dessine sur ses lèvres ridées. Ses yeux parcourent avec tendresse des photos alignées sur le buffet : elle et son mari ; son fils pour ses 20 ans ; sa petite fille en habit de communiant ; des vacances à Etretat ; sa photo de mariage ; des visages sur lesquels elle n'arrive pas à mettre toujours un nom...

Certains clichés sont jaunis par le temps comme de vagues souvenirs sur lesquels on aimerait rajouter des couleurs pour se les réapproprier.

Son regard s'arrête sur une photo, passe à une autre, reste suspendu un instant, se perd souvent. Soudain, elle se lève. Elle devrait déjà être en route. Elle enfile son manteau noir, élimé aux coudes, se chausse avec difficulté et saisit sa canne. Depuis son opération, ses hanches la font souffrir terriblement. Et puis la vieillesse est là et son corps le lui rappelle souvent. Sa silhouette frêle finit par s'encadrer dans l'embrasure de la porte qu'elle ouvre doucement. Elle la verrouille et, en appuyant sur la poignée, vérifie qu'elle est bien fermée. Elle ramasse alors son panier en osier et, d'une démarche boitillante, remonte l'allée.

Dans un peu moins de trois kilomètres, elle sera au cimetière.

Albane a tant de choses à raconter à Louis.

Le chemin est long et éprouvant pour ses jambes usées. Un pas devant l'autre, la canne pour s'appuyer et cette respiration difficile qu'elle a apprise à apprivoiser et qui rythme ses efforts. Elle connaît ce trajet par cœur : elle pourrait le parcourir les yeux fermés. Une énergie insoupçonnée la transporte.

Arrivée à mi-parcours, elle aperçoit, un peu plus bas, le bourg recroquevillé autour du clocher. Au loin, dans les collines, se devinent des chênes et des châtaigniers qui tachettent les pâturages verdoyants. De longues haies courent au milieu des champs. Quelques vaches paissent en toute quiétude. Un chien aboie. Son corps est fatigué. L'effort soutenu qu'elle vient de livrer l'oblige à s'arrêter pour reprendre son souffle. Elle remarque le rideau encore tremblant que Madame Lescure vient de refermer subitement. Cette curiosité lui soutire un sourire amusé. Ce n'est pas une mauvaise femme mais elle ne peut s'empêcher de toujours regarder ce qu'il se passe dehors. Elle doit sûrement vivre à côté de sa fenêtre et tirer son rideau chaque fois qu'un bruit l'intrigue. Albane a envie d'aller taper à sa porte et d'entamer un brin de causerie, de parler de la pluie et du beau temps, des uns et des autres. Mais elle reprend sa marche. Un jour peut-être.

Elle parvient dans la rue principale du village et s'arrête pour acheter le journal au bar-tabac qui sert aussi d'épicerie. La commerçante l'attend chaque matin avec impatience. Elle s'est attachée à cette vieille dame dont la fragilité et l'obstination l'émeuvent et l'intriguent. *Pensez-donc ! Tous les jours, depuis un mois, par n'importe quel temps, elle va sur la tombe de son défunt mari. C'est sûr après 55 ans de mariage, on ne s'en remet pas comme ça ! Et la pauvre qui maintenant se retrouve toute seule... Le jour où elle ne viendra plus acheter son journal, je vous le dis, mon bon Monsieur, c'est qu'elle sera partie rejoindre son pauvre mari près du bon dieu.*

Albane pousse la porte, dit bonjour poliment, tend la monnaie, prend le journal et ressort accompagné par un « A demain ! ». Madame Danné est gentille. Son regard bleu vous enveloppe et vous reconforte. J'aimerais bien m'asseoir, prendre un café et apprendre à mieux la connaître mais Louis m'attend.

Les deux cent derniers mètres jusqu'au portail du cimetière ne sont qu'une formalité. Son cœur bat plus fort. Elle pousse la grille rouillée. Le gravillon blanc crisse sous ses chaussures. Elle se dirige vers l'église, entre et va chercher le pliant qu'elle a pris l'habitude de laisser dans un coin du vestibule. Elle a demandé l'autorisation à Monsieur le curé qui ne voit pas en quoi cela peut déranger.

La voilà enfin arrivée.

«LOUIS RENOULT – 1912-2006 - ».

La pluie de ces derniers jours a laissé des traces sur le marbre. « A MON MARI » Elle s'active autour de la tombe, ramasse quelques fleurs séchées, arrache quelques brins d'herbe. « A MON PERE – A MON BEAU-PERE – A MON GRAND PERE » Son genou la lance, son dos est douloureux. « A NOTRE FIDELE AMI - Le temps passe mais le souvenir reste». Elle se redresse, la tête lui tourne, elle aurait dû manger un peu plus avant de partir. Elle reprend son souffle, s'assoit sur le pliant et ouvre le journal :

« - Bonjour Louis ».

Elle débute sa lecture par « le Carnet » : les avis d'obsèques, les remerciements, les anniversaires, les mariages, les naissances. Lorsqu'elle reconnaît un nom, elle ne manque pas de lui rappeler qui est cette personne, lui détaille ce qu'ils savent de lui pour qu'il ne la confonde pas avec quelqu'un d'autre. Puis elle s'attaque aux nouvelles locales, les lui commente, d'une voix chevrotante, bute par moment sur certains mots qu'elle ne comprend pas. Elle tousse un peu parfois et lance des coups d'œil inquiets vers le ciel qui se voile. Puis elle reprend sa lecture et mets un point d'honneur à ne rien oublier : ni la météo, ni l'horoscope, ni les programmes du soir à la télé. Même si elle ne la regarde plus trop car elle s'endort devant et qu'on n'y voit toujours que des bêtises.

Une fois parcouru en long, en large et en travers elle replie précautionneusement le journal qu'elle range dans le panier et reste de longues minutes à regarder, attendrie, la photo de son cher Louis qui est présente sur la plaque. Elle a eu du mal à la choisir mais c'est celle qui lui ressemble le plus : un visage massif, des oreilles légèrement décollées et surtout ce regard troublant qui fouille en vous. Comme s'il savait tout.

Elle se relève difficilement en s'appuyant sur sa canne. Ses genoux craquent et elle manque de perdre l'équilibre.

Elle pense au retour qu'elle trouve toujours plus difficile que l'aller.

Le pliant rangé à sa place, elle ne peut s'empêcher de jeter un dernier coup d'œil vers la tombe avant de se remettre en route. Le portail, qu'elle referme lentement, grince et effraie un moineau qui s'envole.

Aujourd'hui elle a de la chance. A peine a-t-elle parcouru cent mètres qu'elle a croisé le facteur. Il lui a proposé gentiment de la ramener jusque chez elle. Elle a d'abord refusé, ne voulant pas l'embêter puis, comme il insistait, elle a fini par accepter. Il l'aide à monter dans la fourgonnette, à s'installer et à attacher la ceinture de sécurité. « *De toute façon, je passais devant chez vous avant de finir ma tournée alors vous savez, cela ne me dérange pas ! Ne soyez surtout pas gênée* ». Avant de démarrer, il fouille dans sa sacoche et lui tend une lettre. « *Et puis ça tombe bien car vous voyez,*

*j'avais ce courrier à vous remettre* ». L'enveloppe est un peu jaunie et le timbre un peu bizarre. Il n'a pas l'air français. Le nom de son mari est écrit dessus. Aucun expéditeur n'est mentionné.

La lettre rejoint le journal dans le panier qu'elle a déposé à ses pieds. Elle la regardera tout à l'heure. Elle se demande quand même qui a pu bien lui écrire. Et puis par politesse, elle discute avec Monsieur Wergay, le facteur. La lettre attendra un peu. Dans deux mois, il est à la retraite et il lui tarde car « *il a ses trimestres depuis longtemps et il faut bien laisser la place aux jeunes* ».

La fourgonnette tressaute sur la route mal goudronnée mais il conduit doucement et évite les ornières remplies d'eau. « *Les suspensions sont mortes mais ils ne veulent pas les changer. Restrictions budgétaires qu'ils disent. Ah je vous jure ! Il est beau le Service Public* ».

Les voilà devant chez elle. Il lui ouvre la portière, propose son bras pour l'aider à descendre et lui attrape le panier. Elle le remercie et le salue discrètement de la main alors que le véhicule s'éloigne, laissant derrière lui une fumée blanchâtre.

D'un pas pressé, elle remonte l'allée et son cœur se met à battre un peu plus fort. Elle pense à cette lettre qu'elle sort vite du panier abandonné sur place, au milieu des mauvaises herbes.

Elle ouvre la porte d'entrée sur laquelle elle oublie la clé et file s'installer dans son fauteuil, près de la cheminée.

La lettre vient d'Allemagne. Elle est adressée à Louis. Il était prisonnier là-bas pendant six longues années, de 1939 à 1945. Ils venaient juste de se marier quand la France et l'Angleterre avaient déclaré la guerre à l'Allemagne. Il était parti une semaine après leur nuit de noces. Il avait passé quatre ans dans un camp puis avait travaillé ensuite comme ouvrier de ferme à la frontière suisse. Il n'était pas revenu trop amaigri et lui avait raconté avoir été bien traité. Il n'en avait jamais trop parlé. De toute façon, il n'était pas très bavard Louis.

Tremblant un peu, elle déchire de ses doigts fins les contours de l'enveloppe. Elle sort la lettre et, troublée, hume le parfum qui s'en dégage. Un parfum féminin, léger et raffiné. Elle chausse ses lunettes, déplie le papier plié en quatre et commence à lire.

Les larmes coulent le long de ses joues et creusent un peu plus ses rides. Elle sanglote en silence.

*« Cher Louis,*

*Toutes ces années ont passé mais je ne t'ai pas oublié. Comment le pourrais-je d'ailleurs ?*

*L'amour que j'avais pour toi est toujours intact et je n'oublierai jamais la chaleur de ton corps contre le mien, les baisers langoureux que nous échangeons et les nuits délicieuses que j'ai*

*passées avec toi. Ce furent les plus beaux jours de ma vie. Mais notre amour était impossible et tu es reparti dans ton pays.*

*Juste avant de mourir je veux te le redire.*

*Mon fils, ton fils, notre fils est là à mes côtés. Il parle français et traduit ce que je lui dicte. Il a le droit de connaître ce secret.*

*J'espère que tu es heureux.*

*Je t'aime.*

*Adieu. »*

A la lettre est jointe une photo abîmée et écornée. En maillot de corps et en short, dans la cour d'une ferme, Louis tient par la taille une femme blonde qui lui passe la main dans les cheveux et lui sourient tendrement. Ils semblent heureux et insouciant.

Les mots qu'elle lit lui brûlent les yeux. Albane reste éveillée jusque tard, lisant et relisant ces lignes pendant tout l'après-midi. Puis la nuit la surprend. La lettre et la photo finissent par glisser lentement de ses mains et viennent mourir sur le carrelage froid.

« On ne connaît jamais vraiment les gens avec lesquels on vit » murmure-t-elle avant de finir par trouver le sommeil.

Il faut qu'elle se repose. Demain, une longue journée de travail l'attend.

Voilà près d'un mois qu'elle ne s'est plus occupée de son jardin.

**NOMBRE TOTAL DE SIGNES : 13 514**